

Amis !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 30

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211420>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE « PÉTABOSSON »

Parmi tous les fonctionnaires
De l'Etat, messieurs, en est-il
Au pays de plus nécessaire
Que l'officier d'état-civil ?
On ne peut naître, on ne peut vivre,
Mourir, sans la permission
De celui que — lorsqu'on veut rire —
On nomme le Pétabosson.

Le fiancé, la fiancée
Ont beau s'aimer en tourtereaux,
Se léçoter toute l'année,
Ils doivent « passer au bureau ! »
Qu'on porte l'habit ou la blouse,
Qu'on soit d'Aigle ou bien de Grandson,
On ne devient époux, épouse,
Que devant le Pétabosson !

Quand, selon la loi de nature,
Et pour sceller le doux accord
Vient enfin la progéniture,
C'est chez lui qu'on retourne encor.
Le père, que la joie transporte,
Pour inscrire fille ou garçon,
S'en va dare dare à la porte
De monsieur le Pétabosson.

Et quand quelque oncle à héritage
A passé de vie à trépas,
On pleure, puisque c'est l'usage...
Mais on se réjouit tout bas.
Et les neveux, d'un pas agile,
S'en vont, pour la bonne façon,
Verser des pleurs de crocodile
Dans le sein du Pétabosson.

(Revue.)

GRATTESILLON.

Amis ! — Une importante corporation industrielle du pays a tenu, il y a quelques jours, son assemblée annuelle dans une des principales villes de la Suisse allemande.

Un membre de cette corporation, appartenant à la Suisse romande, se rendit à cette assemblée. En arrivant à destination, il constata, à sa grande stupéfaction, qu'il était le seul *welsche* à ce train-là. Et, presque aussitôt, il aperçut, sur le quai, un groupe nombreux de ses collègues de la Suisse allemande qui venait à sa rencontre.

Alors, lui, à cette vue, s'arrêta et, levant les bras, cria d'un ton suppliant :

— Kamerad !... Kamerad !

On finit par rire, de compagnie, de l'innoceente plaisanterie, autour d'une « tournée » de bocks.

ELLE PENCHE

Nos bons voisins de Genève se disputent présentement à propos de quoi. Ce n'est donc pas à Lausanne, seulement, que les *wans* d'édilité ont le don de délier les langues et de faire couler l'encre.

Il s'agit de l'élargissement du quai des Eaux-Vives. Cet élargissement a ses chauds partisans, qui se réclament du progrès et de la droite ligne; il a ses détracteurs, qui invoquent le charme de la nature et du pittoresque. Les uns et les autres mettent en batterie tous les arguments possibles; ils font flèche de tout bois pour convaincre les indécis, c'est-à-dire l'appoint mystérieux et convoité qui fera pencher la balance au jour de la décision finale.

Nous nous serions bien gardé de mettre le nez en cette affaire, qui, du reste, ne nous regarde pas, si le *Conteur* ne s'y trouvait soudain mêlé, de même que la bonne vieille chanson du « papa Ruffy » : *Le Tour du canton de Vaud*. Que diable ont-ils tous deux à faire en ceci ?

Dans une lettre qu'il a adressée à un journal genevois, M. Gabriel Odier, avocat, écrit :

« Je suis surpris que, dans les innombrables communications que ce projet a inspirées, il n'ait pas, à ma connaissance du moins, été dit

un mot de la fameuse question du « niveau du Léman » qui a déjà tant fait verser d'encre.

» On sait, en effet, que nos confédérés vaudois se sont plaints depuis des années que le lac, à son embouchure, et le Rhône, à sa sortie du lac, étaient trop resserrés pendant les hautes eaux (fonte des glaciers en été, pluies persistantes, etc...) et amenaient des inondations des maisons, caves et terrains riverains en amont. Ces plaintes sont plus fondées qu'on ne le pense à Genève, notamment à Morges, Rolle, etc...

» Je ne rappelle que pour mémoire l'ingénieuse et ancienne justification du *Conteur vaudois* : que la *mappemonde penche* et le distique célèbre :

Nos bons amis les Genevois,
Sont, par ma foi, bien peu courtois :
Nous leur donnons du vin nouveau,
Ils ne nous rendent que de l'eau ! »

La suite ne nous concerne plus. Du reste, ce n'est pas l'heure de ramener à la surface la sempiternelle question du niveau du Léman. Il est résolu, le problème : la *mappemonde penche*. Il n'y a rien à faire.

Ce qu'il faut aujourd'hui, c'est nous serrer les coudes entre Romands, afin de ne pas nous laisser manger tout crus. C'est beaucoup plus important.

A la prochaine ! — Deux amis du Gros de Vaud viennent de partager un demi. Suivant la coutume, le règlement est sujet de discussions interminables. L'un des deux finit par l'emporter. Là-dessus, ils se quittent !

— Eh ! bien, adieu, François, et merci ; ce sera à mon tour à notre première rencontre.

— Oué ! oué !... c'est bon ! On se reverra bien avant.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

LES ANES DOUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

IX

Mais Léonce montait, montait plus haut. C'est qu'il venait de s'apercevoir que cette Roeseli ne lui était pas aussi indifférente qu'il avait bien voulu se le persuader. Il voulait autre chose qu'une revanche. Oui, sa conduite de la veille était grossière. Il désirait faire des excuses. Il fallait qu'on lui pardonnât. Un petit baiser serait le sceau du retour des bons rapports.

Trois coups timides retentirent sur la vitre. M. Brocard attendait, retenant son souffle. — Rien !... Il allait recommencer lorsque... ah !... pour cette fois, c'en était une de position ! — Le gros dogue, qui depuis quelques minutes déjà était inquiet dans sa loge, en sortit furieux et d'un bond fut au pied de l'échelle, faisant résonner tout le village de ses aboiements réitérés. La grande nation faillit se laisser choir de saisissement. Sans penser à autre chose qu'à la fuite, il glissa le long des barreaux, mais, arrivé à quelques pieds du sol, il s'arrêta court. Le chien montrait des dents formidables.

— Tout beau, tout beau, disait M. Brocard, de sa voix la plus caressante ; tais-toi, mon mignon... Il avança une jambe pour voir si sa ruse réussissait. Il la retira bien vite, le bas de son pantalon était emporté.

Cependant maître Marlet s'était retourné dans son lit ; ce tonnerre d'animal, qu'avait-il donc ? Il fallait aller voir. Les gros souliers furent enfilés, le castor gris fut posé sur l'oreille ; déjà notre homme était dans la rue.

Il vit bientôt de quoi il s'agissait.

— Eh, eh ! les matous courent les toits, s'écria-t-il d'un ton jovial. Attends, mon amour, je vais t'aider à abattre les noix, qui se trouvent sous sa main, il se dirigea vers l'échelle.

— Taisez-vous, Pauline, dit-il au gros dogue qui continuait à gronder sourdement ; taisez-vous, vous

devez voir que je suis de la partie et, s'adressant à M. Brocard, qui s'était retiré le plus haut possible : Ton nom, bel astre, ton nom, ou je te pique !

Décidément, la place devenait intenable, et la garnison allait sans doute se rendre à discrétion, lorsque la petite fenêtre de Roeseli s'ouvrit tout d'un coup et vlan !... une pleine cuvette d'eau vint inonder Marlet.

— La sottie fille, s'écria-t-il, en se frottant les yeux. C'est plus vite qu'il fallait agir ! je suis tout aveuglé... Il parlait encore, lorsque M. Brocard, profitant de l'accident, lui sauta sur le dos, puis, avant qu'il eût pu se relever, s'enfuit à toutes jambes dans la direction de l'usine à gaz. Mais le malheureux avait Pauline à ses trousses, il allait être mangé !... La terreur lui donnait des ailes. Parvenu dans cet étroit chemin qui longe le lac depuis l'usine, il prit un élan prodigieux et s'élança de côté par-dessus la barrière noire qui se trouve dans cet endroit. Mais cette barrière est bien haute. Au lieu de retomber de l'autre côté sur le gazon, notre petit Français resta suspendu aux piquets par le fond de son pantalon malheureusement trop solide. Impossible de se dégager, ses pieds battaient l'air et le dogue était là qui, à travers les barreaux, mordillait des dents et travaillait des griffes en pleins mollets.

— Aïe, aïe ! au secours, je me rends !

M. Marlet, entendant ces cris désespérés, arriva en toute hâte pour écarter son chien.

— A bas ! Pauline, puis considérant son prisonnier toujours suspendu aux piquets : Ah ! c'est vous, grande nation, s'écria-t-il avec un joyeux éclat de rire... Sans doute occupé à peindre au clair de la lune, ma foi, c'est trop de zèle ! Et tout en parlant, il avait pris Léonce Brocard sous les bras, comme l'on ferait d'un enfant et l'avait mis sur ses jambes dans le petit chemin. Allons, je pense que vous avez assez travaillé ainsi, dit-il avec un faux air boniface tout à fait provoquant. Venez avec moi, vous devez avoir sommeil.

M. Brocard ragaït, mais que faire en présence de si forte partie ? Sans rien répondre, il suivit son vainqueur.

Arrivé devant sa maison, Marlet, en chemise, si vous vous souvenez, se posa en trois quart, puis, ôtant son chapeau, il fit une révérence en y mettant un si grand sérieux que c'était à mourir de rire.

— Grande nation, dit-il, je vous souhaite une bien bonne nuit. Merci de votre visite ; si vous tenez à ce qu'elle reste secrète, enlevez votre matériel.

Là-dessus, il rentra chez lui et ferma la porte, laissant M. Brocard cuver sa honte et pester contre son cousin, l'élève de marine. Il avait menti, le brigand, on saurait le lui dire en face. Mais il fallait commencer par déguerpier, car le jour pointait, et à Ouchy l'on n'est pas paresseux. Léonce se chargea de nouveau de son échelle. Tout meurtri, les habits en lambeaux, l'oreille basse, il reprit le chemin de ses cantonnements. Piteux spectacle, c'était une seconde retraite de Russie.

Depuis la fête de la Navigation, Louis n'était plus le même : il languissait ; son cœur n'était pas à la besogne ; le soir, quand il avait fini ses comptes et écritures, il retournait chez lui, l'air soucieux, et quoique sa mère le regardât à bras ouverts, comme par le passé, lui prodiguant les caresses, elle ne pouvait le dérider. Elle essaya, pour le distraire, de lui raconter des histoires du temps passé. C'était le grand-papa qui avait servi Napoléon ; c'étaient ses rêves de jeune fille à elle ; c'était la première visite que le régent Bernard lui avait faite... rien ne pouvait lui rendre la gaieté. (A suivre.)

Lumen. — Pour son nouveau programme, le Lumen s'est assuré trois films à succès : *Vive la Patrie* ! histoire d'espionnage se rapportant à la guerre actuelle ; *Le Legs*, pièce policière ; la troisième est un drame des chemins de fer américains.

La télégraphiste de la Roche-Noire nous montre des prodiges hippiques. (Les cavaliers piquant une tête avec leur monture du haut d'un ravin dans un lac du désert.)

➤ Voir illustration en 4^{me} page.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.